

A Hackney, une pancarte façon Hollywood.



LONDON BLUES



Ugurcan Keskin, 22 ans, épicier, a réussi à faire fuir les casseurs.



Au pied des immeubles sociaux, on tente de comprendre.



Un graffiti fait déjà référence aux émeutes.



Sivaharan Kandiah, 39 ans, devant son épicerie pillée.

A Hackney, dans le nord-est londonien, les émeutes ont été particulièrement violentes. Dans ce quartier où cohabitent branchés et déshérités, **on s'interroge sur les raisons de cet embrasement.** Reportage Isabelle Duriez.

Des rangées de cupcakes roses et mauves. Un parfum de curry caribéen et de café vietnamien. Et des terrasses trendy pour observer la foule du samedi : barbus en jean skinny et filles en jupon transparent... Broadway Market est devenu le rendez-vous des hipsters, dans l'est de Londres. « Je n'irais

nulle part ailleurs le week-end, assure Elisa Checcacci, 33 ans. Tous mes amis habitent là : ils sont dans l'art, l'édition, les droits de l'homme, la vidéoproduction... C'est là que ça se passe. » Comme son amie, Sarah Böttcher, Berlinoise, elle s'est installée dans ce quartier de Hackney, touché par les émeutes, pour ses loyers abordables et sa mixité ethnique et sociale : 69 langues parlées, des communautés afro-caribéennes, turques, brésiliennes, est-européennes très dynamiques, et un passé ouvrier très présent. « Les gens sont fiers d'appartenir à une communauté si mélangée, souligne Sarah. Mais les inégalités sont énormes. Hackney reste le quartier le plus pauvre de Londres. »

A quelques mètres cohabite un autre monde. Sur un terrain de basket entièrement graffité, un avertissement sur fond de flammes : « London's Burnin ». Autour, des bâtiments de deux à cinq étages et une tour d'une quinzaine d'étages. C'est le monde des « council estates » : des HLM qui représentent la moitié des logements de ce quartier de 225 000 personnes. Hackney est surtout

connu pour sa misère (44 % des enfants y vivent en dessous du seuil de pauvreté) et son taux de chômage : 35 % pour les jeunes de 16 à 24 ans, contre 20 % dans le reste du pays. Chez les jeunes Noirs, il peut atteindre 50 %. « Ce n'est pas un hasard si les émeutes ont démarré ici après Tottenham, le quartier voisin, explique William Norman, directeur de recherches à la Young Foundation. Beaucoup de frustrations se sont accumulées. Il ne manquait qu'une étincelle. »

La mort de Mark Duggan, abattu par la police, et le refus des autorités de donner des explications à sa famille ont servi de déclencheur le 6 août dernier. Des bandes de jeunes ont pris possession des rues à Tottenham et pillé, la hargne au ventre. Deux jours plus tard, les émeutes éclataient à Hackney. Pourtant, beaucoup d'habitants estiment que les 300 jeunes qui ont semé la terreur dans le centre et à Dalson, l'autre quartier branché de Hackney, n'ont fait que se saisir d'un prétexte. « Ils en ont profité, il n'y avait aucune revendication, dénonce une jeune femme d'origine caribéenne, prenant à partie un ado de 13 ans aux tennis flambant neuves. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on vole. Moi, je travaille depuis que j'ai 14 ans. Ils jettent l'opprobre sur les autres habitants des logements sociaux. » Elle se tient devant le seul magasin pillé du quartier, l'épicerie de Sivaharan Kandiah, 39 ans. Les pilleurs ont détruit jusqu'aux caméras de surveillance. Sa marchandise n'était pas assurée. Il a pensé fermer. « Mais j'ai eu un tel soutien de mes clients que j'ai décidé de reconstruire. » En quelques jours, une pétition sur Internet (helpsiva.com) a levé 20 000 livres pour l'aider à rouvrir boutique. « Je le dois au quartier. »

A Dalson, le « quartier le plus cool de Londres » selon le « Guardian », les



A London Fields, les bobos ont réinvesti canaux et trottoirs.





A Mare Street, quelques jours après les émeutes.

patrons turcs sont restés dans la rue toute la nuit pour défendre leurs commerces. Jerry – de son vrai nom Ugurcan Keskin – est sorti de son tabac-épicerie, matraque à la main. Les commerçants ont chargé en courant les casseurs qui ont détalé. « On est fiers d'avoir défendu notre quartier, reconnaît Jerry. Mais ces gars-là, je les connais, ce sont mes clients. Ils ont faim : même ceux qui ont un petit boulot gagnent 50 livres par semaine. Comment vivre ? Un paquet de cigarettes, c'est 7,30 livres... Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils n'attaquent pas plutôt les bâtiments gouvernementaux. » Le 13 août, à l'appel d'une quinzaine d'organisations, plusieurs centaines d'habitants ont manifesté pour montrer leur unité. « Accusez les conservateurs, pas nos enfants », « Les banquiers sont les vrais pilleurs », disent les pancartes. « Certains politiques essayaient de nous diviser en montant les Turcs contre les Noirs, mais il ne s'agit pas d'un conflit racial, explique Selvi Ozdemir, responsable d'un centre social. Le vrai problème, c'est que les jeunes sont les premiers touchés par la crise. Pourquoi sont-ils dans la rue cet été ? Parce que les centres sociaux ferment, faute de financement. » Les quartiers pauvres seront en effet les plus touchés par les mesures d'austérité. « Cela envoie aux jeunes un message de désespoir, explique la députée travailliste Diane Abbott. Le plus grave, ici, c'est la suppression de l'aide financière qui permettait aux jeunes de continuer leurs études après 16 ans. On va priver toute une génération d'accès à l'éducation. »



Chris Bridges, à gauche, 25 ans, actuellement sans travail ni toit.



Elisa Checcacci, 33 ans, et Sarah Böttcher, 30 ans, ne quitteraient leur quartier pour rien au monde.

Michael Conteh, 32 ans, est au chômage. « J'ai pu faire des études d'informatique, rêver d'un métier. Les gosses n'ont même plus ça. Ils tournent en rond. Ils n'ont rien à perdre. Pas de boulot, pas d'avenir. Ça fait peur d'en être arrivés là, souligne-t-il. Que voient les jeunes ? La récession les touche de

plein fouet, mais les responsables, les banquiers, eux, on les sauve ! Les députés sont pris dans des scandales, mais ils s'en sortent. Le chef de la police démissionne dans le scandale des écoutes. Mais eux, qui sont sans arrêt contrôlés et arrêtés pour rien, ils devraient suivre les règles ? » Au théâtre Arcola, installé dans une ancienne usine de Dalson, la cofondatrice Leila Nazli s'interroge aussi. « Cette violence est inexcusable, malgré toutes les raisons qui peuvent l'expliquer. Mais je me demande si nous ne sommes pas aussi responsables. Nous n'avons pas su transmettre à ces jeunes de conscience politique. Il y a d'autres moyens que de casser pour exprimer sa frustration : les manif, par exemple... » Dans ce havre de culture qui tente de tisser depuis onze ans des liens d'une communauté à l'autre, elle est persuadée qu'une pièce sera jouée un jour, sur les émeutes. Accusera-t-on, en plus, la boboïsation du quartier d'avoir exacerbé les tensions ? « Elle n'est pas une cause des émeutes, mais certainement un reflet des inégalités actuelles en Grande-Bretagne, les pires du monde occidental », souligne le chercheur William Norman.

Les jeux Olympiques de 2012 ont accéléré le mouvement. Depuis deux ans, des appartements de standing sont apparus, suscitant le ressentiment chez ceux qui espéraient une réhabilitation de leurs logements. Le dimanche, au parc de London Fields, les nouveaux arrivants, couples stylés, côtoient des jeunes désœuvrés qui les observent avec envie. Parmi eux, Daniel Roach, qui après un passage en prison a repris des études, et Chris Bridges, sans domicile fixe, désespéré à 25 ans de ne rien pouvoir faire de sa vie. « Nous n'avons rien contre les hipsters, témoigne Daniel Roach. Mais ils font monter les prix. Je ne peux pas me payer une bière à 4 livres. » De jeunes branchés boivent un verre assis sur le trottoir. Carol Ladero, styliste de vitrines, vit à Hackney depuis six ans. « Mais, pour être franche, confie-t-elle, je n'ai aucune idée de comment ces jeunes vivent »



Des musiciens à Broadway Market, le week-end dernier.